

QUELQUE CHOSE DE TRÈS PROCHE DE LA GRÂCE...

Philippe Ariès

Commentaire SA | « [Commentaire](#) »

1984/2 Numéro 26 | pages 355 à 359

ISSN 0180-8214

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-commentaire-1984-2-page-355.htm>

Pour citer cet article :

Philippe Ariès, « Quelque chose de très proche de la grâce... », *Commentaire* 1984/2
(Numéro 26), p. 355-359.

DOI 10.3917/comm.026.0355

Distribution électronique Cairn.info pour Commentaire SA.

© Commentaire SA. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Quelque chose de très proche de la grâce...

PHILIPPE ARIÈS

Philippe Ariès appartenait à notre comité de rédaction depuis la naissance de Commentaire. Il a été enlevé à la vie le 9 février dernier. Lui rendre hommage c'est d'abord rendre hommage à un esprit libre. Libre à l'égard des institutions et des conformismes universitaires, en marge desquels s'est construite son œuvre d'historien. Libre aussi à l'égard de toutes les sectes, de toutes les écoles, de toutes les orthodoxies. Philippe Ariès fut d'abord un homme de mouvement, de voyage et de rencontre, accueillant à toutes les formes d'amitiés nouvelles, ouvert à tous les étonnements.

Mais rendre hommage à Philippe Ariès c'est aussi rendre hommage à une œuvre d'historien qui compte très certainement parmi les plus importantes et les plus riches de notre temps. L'impulsion et la direction nouvelles données à la démographie historique, l'intérêt si intense et si riche porté à l'étude de la vie privée lui sont immédiatement redevables. Grâce à lui des questions ont été posées qui ne l'avaient jamais été, de vastes étendues cernées, balisées où nul n'avait encore jamais abordé : l'attitude de l'homme devant la vie et la procréation, les comportements devant la mort et à l'égard des morts, la place de l'enfant dans les structures familiales et la sensibilité collective. Sans lui notre perception du passé, nos rapports même avec l'histoire et avec la durée historique seraient autres, amputés d'une dimension essentielle de compréhension et d'émotion.

On ne saurait cependant oublier que l'œuvre d'historien de Philippe Ariès est inséparable d'une fidélité à certaines valeurs essentielles qui n'ont cessé d'être les siennes : valeurs de filiation, d'enracinement dans le passé, de continuité à travers le temps, de fidélité aux morts et aux tombes. C'est la prise de conscience de ces valeurs par un très jeune homme, la naissance d'une vocation historique, ce « quelque chose de très proche de la grâce » qui fut pour lui la rencontre avec l'immensité vécue du « temps de l'histoire » qui illustre ce texte oublié, écrit en 1946. En reproduisant de larges extraits nous pensons contribuer à la fois à illustrer une œuvre, faire comprendre une pensée et dire notre amitié à celui qui nous a quittés.

Raoul GIRARDET.

IL est arrivé à des adolescents de découvrir l'Histoire, aux détours d'un livre lu par hasard, d'une leçon évocatrice à l'insu du maître, d'un voyage aux sources du passé.

Comme un chemin de Damas ⁽¹⁾. Ce fut le cas des périodes calmes, ou plutôt de ce siècle

(1) Ce texte a été republié dans *Le Temps de l'histoire*, Editions du Rocher, Monaco, 1954.

d'exceptionnelle quiétude qui va de 1814 à 1914, où nos ancêtres ont pu croire que leurs destinées se déroulaient dans un milieu neutre, qu'elles restaient maîtresses de leur cours. Cette fermeture au souci collectif, cette imperméabilité aux agitations de la vie publique, subsistèrent encore pour certains, les plus favorisés, jusqu'aux prodromes de la guerre de 1939, mettons jusqu'au 6 février ou à Munich.

Au contraire, les générations qui touchèrent à leurs vingt ans vers 1940 et au-delà n'eurent plus conscience de l'autonomie de leur vie privée. Il n'était presque pas de moments du jour qui ne dépendissent d'une décision politique ou d'une agitation publique. Ces enfants, ces jeunes hommes étaient d'emblée dans l'Histoire et n'eurent pas à la découvrir ; s'ils l'ignoraient, c'est comme on ignore les choses les plus proches de son univers familial.

Je ne suis pas né, comme eux, dans l'Histoire. Jusqu'à l'armistice de 1940, j'ai vécu dans une oasis très fermée aux soucis du dehors. Certes, on parlait politique à table ; mes parents étaient de fervents royalistes, lecteurs assidus de *l'Action française* depuis ses origines. Mais cette politique était à la fois très proche et très lointaine. Très proche, parce qu'elle était une amitié, une tendresse. [...] Le journal était chaque jour épiluché et commenté. Mais comme on parle de parents ou d'amis. Je n'ai jamais eu, avant la guerre, le sentiment de vie publique, comme d'une sorte de prolongement de ma vie privée, qui la dominait, et l'absorbait. On disait que tout allait mal, mais, à aucun moment, on ne parlait en famille de difficultés concrètes, des incidences palpables, sur notre manière d'être quotidienne, d'une législation, d'une décision du souverain. [...]

Cela explique comment je ne suis pas né dans l'Histoire ; mais, en y réfléchissant, je comprends la séduction du matérialisme historique sur ceux de ma génération qui n'ont pas été préservés de l'immersion prématurée dans le monde du social, du collectif. Il n'y a pas eu truchement amical entre eux et l'argent, le chômage, la compétition, l'âpre recherche des relations, des influences. Pour eux, il n'y avait pas d'oasis.

Parce qu'il y avait une oasis, je vivais hors de l'Histoire. Mais aussi, à cause de cette même oasis, l'Histoire ne m'était pas étran-

gère. Je n'ai pas eu à la découvrir, comme une vocation de l'adolescence. Elle m'accompagnait dès mes premiers souvenirs d'enfant, comme la forme particulière qu'adoptait dans ma famille et chez mes proches le souci politique. Mais était-ce vraiment l'Histoire ? Ce n'était pas l'Histoire nue et hostile qui envahit et entraîne, celle où l'on *est*, hors du fragile enclos des traditions familiales. Ce n'était pas l'Histoire, il faut le reconnaître, mais une transposition poétique de l'Histoire, un mythe de l'Histoire. En tous les cas, c'était une intimité soutenue avec la présence du passé.

La présence du passé distincte de l'Histoire ? On pourrait s'en étonner si on oubliait que l'Histoire est liée d'abord à la conscience du présent. Romantisme alors ? Imaginations des fastes pittoresques et chatoyants des âges révolus ? Un peu sans doute, mais si peu que c'est à peine besoin d'en parler. Autre chose de très précieux, de très menacé aussi, et justement : menacé aujourd'hui par l'Histoire.

Ma famille

Ma famille, ai-je dit, était royaliste. Des royalistes ralliés sans réserve à *l'Action française*, avec fanatisme, mais nourris d'une imagerie antérieure à la construction doctrinale de Maurras. En gros, c'était un tissu d'anecdotes, souvent légendaires, sur les rois, les prétendants, les saints de la famille royale, saint Louis et Louis XVI, les martyrs de la Révolution. Tout petit, on m'a mené, lors d'une de ces promenades dominicales que les enfants détestent, aux Carmes où périrent les victimes de Septembre, à la Chapelle expiatoire du boulevard Haussmann, élevée par la Restauration à la mémoire de Louis XVI, de Marie-Antoinette et des Suisses du 10 Août. Chez mes oncles, dans le Médoc, on me montrait chaque année, pendant les vacances, les images hermétiques héritées de la période révolutionnaire, où, comme sur des devinettes, les traits du Roi, de la Reine, de Madame Elisabeth, apparaissaient dessinés par le feuillage d'un saule pleureur. Chaque année, on justifiait à nouveau, sous le portrait d'un prêtre victime des noyades de Nantes, les palinodies de

l'ancêtre, qui, maire de Bordeaux sous Napoléon, avait accueilli le comte d'Artois : on substituait au bourgeois conservateur et opportuniste l'image idéale d'un royaliste fidèle et rusé. Une de mes tantes m'expliquait avec conviction comment mon trisaïeul, général de la première République, avait victorieusement prouvé, que, sous l'uniforme révolutionnaire, son cœur était demeuré royaliste.

Toute ma famille était friande de mémoires, surtout des mémoires du xviii^e siècle et de la Révolution, de la Restauration. On m'en lisait des passages — soit qu'ils fussent des témoignages émouvants de fidélité, soit qu'ils permissent de s'attendrir sur le bonheur de vivre à cette époque. Ce sentiment de l'âge d'or, qui fut celui des survivants de la Révolution, était très familier à mes parents. Il allait jusqu'au bidet, découvert au grenier, qui prouvait surabondamment que l'hygiène n'était pas une invention moderne, comme le soutenaient de mauvais esprits. Le mot de Talleyrand sur la douceur de vivre est un des premiers mots historiques que j'aie appris. Je le tiens de mon grand-père qui, ce jour-là, avait laissé la lecture de *l'Histoire des ducs de Bourgogne* par le comte de Barante, pour me faire promener sur les Quinconces. C'est lui qui m'a raconté l'assassinat du duc de Guise afin de me mettre en garde contre les accusations qu'une histoire républicaine et mal intentionnée portait contre Henri III.

On n'imagine pas à quel point ce passé heureux et débonnaire de l'Ancien Régime était présent à la mémoire de mes parents. Dans une certaine mesure, ils y vivaient. Toutes les discussions politiques sur l'actualité se terminaient par une référence à l'heureux temps des Rois de France. Certes ils ont pu être boulangistes, antidreyfusards, mais leur conservatisme social, semblable à celui de la bourgeoisie catholique de leur temps, se colorait d'une teinte spéciale : la nostalgie de la vieille France.

Cette imagerie royaliste, encore vivante vers 1925, paraîtra naïve et enfantine : c'était, en effet, l'œuvre des femmes. Les hommes, au fond, avaient été surtout fidèles aux intérêts de leur classe ; leur politique suivait l'évolution normale de la bourgeoisie au xix^e siècle. Mais cette politique d'ailleurs

sans fanatisme, s'arrêtait aux portes de la maison. La maison, c'était le domaine des femmes. Et les femmes n'avaient jamais cessé d'être royalistes avec passion. Elles se complaisaient dans les souvenirs attendris du passé ; elles recueillaient les anecdotes, arrangeaient à leur convenance les miettes d'histoire qu'elles trouvaient dans les mémoires, les traditions orales. Elles écartaient tout ce qui, dans la vie de leurs parents, paraissait une rupture avec le passé, et le passé ne dépassait 1789 que par ses prolongements dans les vies des Prétendants. [...]

L'épreuve des livres

Ce passéisme ne restait pas dans le domaine idéal de la conversation ou de la rêverie. Il se traduisait par un effort pour participer à une conscience plus vive de l'âge d'or. Chose curieuse, cet intérêt pour ce qu'on avait coutume d'appeler l'Histoire (chez nous, on « aimait l'Histoire »), ne se satisfaisait pas de lectures faciles ou pittoresques, forcément fragmentaires. Je me méfiais surtout du fragmentaire et de la facilité. Pendant mes vacances au bord de la mer — j'avais à peine quatorze ans — je me promenais sur la plage avec un vieux manuel pour la classe de première, et j'étais très fier quand une amie de ma mère s'étonnait d'une lecture aussi ingrate. En vérité, je m'efforçais bien de déchiffrer ce conglomerat de dates et de faits dépouillés de la plus petite parcelle d'intérêt. Laissons de côté la vanité enfantine. Je sentais très obscurément que, pour retrouver la présence de ce passé merveilleux, il fallait un effort, vaincre une difficulté, bref surmonter une épreuve. Sentiment tout à fait irraisonné, que j'aurais été bien incapable d'exprimer, ni même de concevoir clairement ; pourtant je ne crois pas l'imaginer *a posteriori*. Je le retrouve intact dans un coin de ma mémoire. Il explique comment, sans subir l'influence ni de mes parents, ni de mes professeurs (dans les petites classes des collèges religieux, l'enseignement de l'histoire était inexistant), je négligeais les lectures plus faciles — et certainement plus instructives — pour recourir aux manuels d'apparence sérieuse. J'essayais de retrouver, dans l'aridité et la peine, cette

poésie des anciens temps qui surgissait, sans effort, du milieu familial.

A vrai dire, je me demande aujourd'hui si cette recherche naïve de l'épreuve ne participait pas de l'expérience religieuse, telle qu'elle était informée par les méthodes encore classiques d'éducation spirituelle. Celle-ci était basée sur la notion de sacrifice. Moins le Sacrifice divin que le sacrifice personnel, la privation nécessaire : on tenait des feuilles de sacrifice comme des feuilles de température. Il existait, dans ma conscience enfantine du passé, une analogie confuse, mais certaine, avec le sentiment religieux. Sans aucune objectivation possible, je supposais un lien entre le Dieu du catéchisme et le passé de mes histoires. Tous deux appartenaient au même ordre d'émotion, sans effusion sentimentale, avec une exigence d'aridité. J'avoue d'ailleurs qu'avec la perspective du temps, mon émotion historique, au contact de ces manuels, m'apparaît d'une qualité religieuse plus authentique que ma dévotion d'alors, toute mécanique.

Dès ce moment, je crois, mon expérience se distinguait du sentiment passéiste de ma famille ; elle devenait, proprement, une attitude devant l'Histoire. Ma famille, les femmes et, par contagion, les hommes, vivaient en toute ingénuité avec une ouverture sur le passé. Peu leur importait que leur vue du passé fût fragmentaire. Il fallait même qu'elle fût fragmentaire, puisque, pour eux, le passé était une certaine manière de voir bien définie, une nostalgie d'une couleur bien déterminée. Ils lisaient beaucoup, et presque exclusivement des récits historiques, des mémoires surtout, mais sans éprouver le moins du monde le besoin de combler les lacunes de leur connaissance, de couvrir sans hiatus une période du temps. Leurs lectures nourrissaient l'imagerie dont ils avaient hérité et qu'ils estimaient définitive. L'idée même d'une retouche ou d'un renouvellement leur faisait horreur. [...]

Je ne réussissais pas à me contenter de cette imprégnation du passé vécu comme présent. Sans d'ailleurs me rendre compte, explicitement, de mon décalage. Encore maintenant, je ne le trouve pas en moi-même avec la fraîcheur vivante. Je le découvre par l'analyse, parce qu'il m'explique le mobile secret que je suivais quand je me plongeais

dans des manuels. En toute naïveté, je ne pouvais vivre dans le passé avec la même ingénuité que mes parents. [...]

Ce qui était donné à mes parents devait être acquis par moi. Il me fallait conquérir cet éden perdu, et, pour cela, je devais retrouver la grâce par l'épreuve. Et aussi — et je voudrais insister sur ce point — mon exploration difficile d'un passé désiré, mais lointain, ne pouvait plus se satisfaire des fragments d'histoire, si riches qu'ils soient, qui suffisaient à ma famille. Les mémoires, la lecture favorite de mes parents me tentaient et me repoussaient à la fois. Ils me tentaient parce que j'y retrouvais le charme de l'Ancien Régime, la nostalgie qui excitait mon désir de savoir. Ils me repoussaient parce que la connaissance que j'y puisais me rendait plus sensible aux zones d'ombre périphériques : ils soulignaient mon ignorance de ce qui restait en dehors de mes lectures. Et je crois bien que ce sentiment l'a emporté. Je le regrette aujourd'hui, et j'aurais à diriger des enfants épris d'Histoire que je les orienterais, au contraire, vers ces témoignages vivants. Je sais que ces fragments contiennent plus d'Histoire, et d'Histoire totale, que tous les manuels, même les plus savants. Mais personne ne me guidait alors, car, près de moi, on n'avait pas l'idée que l'Histoire pût être autre chose que ce que l'on vivait. D'ailleurs, je ne désirais pas de conseils. Et peut-être est-ce l'autonomie de cette évolution qui en fait l'intérêt.

Je laissais donc les lectures vivantes pour des manuels scolaires, ceux de ma classe, et surtout ceux des autres classes, comme il se doit. J'y trouvais, malgré la sécheresse de l'exposé, une satisfaction que ma mémoire conserve intacte. J'avais l'impression, par une chronologie minutieuse, ou qui me paraissait telle, de recouvrir le temps tout entier, d'enchaîner les faits et les dates par des liens de causalité ou de continuité, si bien que l'Histoire n'était plus des fragments dans une ambiance, mais un tout, un tout sans fissure. [...]

L'histoire et la grâce

Généalogie, chronologie, synopsis, témoignaient d'un zèle maladroit à saisir l'His-

toire dans sa totalité. L'ingénuité même de cette expérience lui donne sa valeur.

Un enfant, plongé dans un milieu enluminé de passé, tente de coïncider avec ce passé qui n'est plus tout à fait acquis pour lui, ainsi qu'il l'était pour ses parents. Le passé lui paraît quelque chose d'autre, mais d'infiniment désirable, un reflet de la douceur de vivre, une image du bonheur. Le bonheur est derrière lui. Il faut qu'il le retrouve. Cette recherche revêt tout de suite un caractère religieux : c'est une quête de la grâce. On a même l'impression que l'être du passé se confond avec Dieu. Les gestes de la pratique religieuse demeuraient des habitudes superficielles. Je ne crois pas que Dieu y était présent. Dieu était dans le passé qu'on tentait de rejoindre. Il ne faudrait pas me pousser beaucoup pour me faire reconnaître dans ma communion avec le passé ma plus ancienne expérience religieuse.

En s'affirmant, la recherche du passé est devenue le souci de le saisir dans sa totalité. Le contenu poétique de ce passé était volontairement écarté comme une tentation. Il demeurait dans la vie courante, dans les conversations de famille ; il frémissait aussi au fond de moi-même. Mais je n'admettais pas que ce fût tout à fait de l'Histoire, parce que c'était incomplet. J'en arrivais, à la limite, à vider l'Histoire de son contenu humain, à la réduire à un effort de mémoire et à un schéma graphique.

Néanmoins, l'excès même de dépouillement et de synthèse permet, je crois, d'entrevoir ce qu'est, dans sa nudité, l'expérience historique.

Les alluvions de la culture et de la politique la recouvrent, la cachent et la défigurent.

On la détournera de sa gratuité, et on la sollicitera pour une apologétique politique ou religieuse. On la laïciserait pour l'ériger en science objective.

Mais le jour où, au *xx^e* siècle, la ruine de toutes les histoires particulières placera l'homme brutalement dans l'Histoire, sans transition, sans intermédiaire, cette conscience enfantine du passé réparaitra, comme la dernière résistance à l'Histoire, comme le dernier obstacle à l'abandon aveugle et animal à l'Histoire. Ou bien l'Histoire est un mouvement élémentaire, inflexible et sans amitié. Ou bien il existe une communion mystérieuse de l'homme dans l'Histoire : la saisie du sacré immergé dans le temps, un temps que son progrès ne détruit pas, où tous les âges sont solidaires. Je me demande si, au terme de sa carrière, l'historien moderne, quand il a surmonté toutes les tentations de la science qui dessèche et du monde qui sollicite, n'aboutit pas à une vision de l'Histoire très proche de l'expérience enfantine : la continuité des siècles, chargés d'existence, lui apparaît sans profondeur, sans étendue, comme une totalité qu'on découvre d'un seul coup d'œil. Seulement sa vision n'est plus celle de l'enfant, parce que l'enfant ne parvient pas à embrasser tout le contenu d'existence humaine. Sa totalité est fautive et abstraite. Elle garde cependant la valeur d'une indication, d'une tendance. Elle suggère aussi que la création historique est un phénomène de nature religieuse. Dans sa vision des âges ramassés, réunis, le Savant, débarrassé de son objectivité, éprouve une joie sainte : quelque chose de très proche de la grâce.

PHILIPPE ARIÈS